

Marie Depussé

Là où le soleil se tait

Récits



Extrait de la publication

Texte de présentation

Quand on est balancés dans le dehors du monde, oubliés par les bruits de la ville, quand, d'une façon ou d'une autre, on est morts.

Alors, comme le dit Dante, on est là où le soleil se tait.

Des hommes, en prison. Deux clochards, habitants du froid et de l'ombre, qui ne demandent rien. Une jeune femme un peu folle, qui piétine sa vie avec grâce parce que, dit-elle : « Moi, tu sais, en dehors de l'amour... »

Une princesse oubliée dans la légende d'un saint, qui a peur, parce qu'elle croit que les hommes vont « laisser faire la déchirure de son corps et de l'été ».

Les malentendus entre hommes et femmes, drôles, insaisissables, mortels.

L'imbécillité d'une guerre, un chien qui mord parce qu'on l'a oublié.

Et l'enfance immobile au bord de la nuit.

Là où le soleil se tait

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DIEU GÎT DANS LES DÉTAILS, 1993.

EST-CE QU'ON MEURT DE ÇA, 1996.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© P.O.L éditeur, 1998

ISBN : 978-2-8180-1543-8

Marie Depussé

Là où le soleil se tait

Récits

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

... la dove 'l sol tace

Dante, *L'Enfer*, Chant I

Dehors

à Bernard Cuau

Avant printemps

Maudo a un pull noir, avec de rares motifs géométriques, une ligne rouge et quelques chiffres blancs, comme pour tracer un terrain de foot dans la nuit. Je lui dis : « Mais celui-là, comme il est beau, neuf, comme d'habitude, et si beau ! »

Il secoue la tête : « Vous vous trompez ; je n'ai que deux pulls, toujours les mêmes. »

C'est possible. Sur lui ils sont si éblouissants qu'on dirait qu'ils sont mille et un. Les autres me

regardent de leurs yeux calmes. « S'il vous le dit... »

Mirage... Autant là, dans le lac un peu froid de leurs yeux, que dans l'étincellement des pulls de Maudu, innombrable.

Maudu est un homme, noir. Il bouge son corps avec économie, celle des athlètes, affinée par le désespoir de la prison qui donne aux gestes une rétention, une puissance morte.

La semaine dernière il s'est fait raser les cheveux. Sa noirceur recule, encore, devant la beauté sculpturale de sa gueule, la souplesse du corps, en dessous.

Aujourd'hui il s'est fait attendre. Le ciel est d'avant printemps, bleu. Il ne vient à l'idée d'aucun des autres qu'au lieu du cours il ait pu choisir la promenade. Et pourtant.

On est à la maison d'arrêt de la Santé, deuxième division. Dans le couloir, les filets métalliques tendus entre les étages ont pris, avec le temps, une couleur de terre. On dirait des filets de pêche, un peu lourds.

Sur de très anciens dessins, ils sont déjà là.

Les chasses d'eau alignées le long des murs, une par porte, sont couleur de terre, elles aussi. Elles sont en fonte, ou en faïence, cannelées, lourdes,

belles. Longtemps (depuis dix ans, au moins, je viens ici), éblouie par leur évidence, je les ai prises pour des sculptures.

J'aime le couloir, avec, au-dessus des filets, la coursive donnant sur les cellules et la voûte très haute, étroite, qui rappelle l'existence d'un ciel intouchable. Je supporte mieux cette prison ancienne que ses équivalents modernes, autour de Paris. La salle de classe est peinte en bleu campagne, bleu lessive avec de vraies tables d'école comme on n'en trouve encore que dans les prisons. Elle est tout au bout du couloir ; un gardien l'ouvre avec une de ses grosses clefs et m'y fait entrer, seule. Quelquefois, gentiment, il allume la lumière. Un autre va chercher les hommes dont il a les numéros, sur une liste. En même temps il crie : « *Cursus. Français.* »

Les deux mots, enfin les deux ensembles de syllabes, s'élèvent et traversent le filet tendu entre le sol et la coursive. En les entendant, les hommes peuvent se préparer à descendre, avec leurs livres, ou à ne pas descendre, s'ils ne veulent pas entendre le « français ». Ici, comme en fac, ils ont le droit de ne pas venir.

Maudo arrive, enfin. Maury lui dit : « Elle t'attendait. Nous, on compte pour du beurre. » Maury et son regard précis, dur, sa voix traînante de gangster dans un film de Jovet, ses yeux de loup qui aurait perdu l'appétit et son rare sourire découvrant, avec indifférence, ce qui lui reste de dents.

Maudo dit : « J'étais sur la coursive, là-haut, et je pensais à me barrer. Racine, Hobbes, Lacan, à quoi bon. Je pensais à me barrer. Il fait beau. Dans deux mois j'ai mon procès et un connard d'avocat qui se came. La justice ? Je n'ai aucune chance, je n'ai pas de fric et je ne suis personne. »

Du temps passe. On laisse passer le temps.

Maudo me regarde. « Je tiens à vous le dire, je n'ai pas lu Faulkner.

– J'ai demandé à Mercure qu'il me donne son opinion.

– Oui, pour t'éviter de le lire, dit Maury.

– Non, pour me reposer. Quand je t'ai subi trois heures, dans une journée, j'aime entendre Mercure parler d'un livre, ça me repose. »

Mercure, enfoncé dans le radiateur, se contente de sourire. Les autres l'appellent le scientifique. Il était ingénieur. Il termine une licence de linguis-

tique en même temps qu'une maîtrise de lettres. Il aurait pu être curé, ou linguiste. Il en a pour quinze ans. Derrière ses lunettes de khâgneux, ses yeux rigolent. Ses devoirs relèvent de la perfection dont rêvent tous les universitaires. Mais il aime à se taire.

Maudou, d'une prison à l'autre, a bricolé l'économie, l'histoire de l'art, selon les possibilités locales. Il se plie avec élégance aux exigences de la littérature. Il est aussi fort que Mercure aux échecs.

Mais Hobbes l'emmerde.

« Le prof de philo, ça ne va pas, avec lui ? » je demande, prudente.

« Oh, il est dans le discours philosophique. Brillant, vous le connaissez, mais impossible à arrêter. » « Et puis, ajoute Maury, gentiment, avec Hobbes il n'est pas à l'aise. C'est quand on a vu arriver le carton plein de Hobbes qu'on s'est dit qu'on était foutus. »

Maury prend un ton tragique, sa voix de basse baisse d'un ton : « Chacun son Hobbes, on avait ! »

Mercure enlève ses lunettes de khâgneux, et se fend carrément la gueule.

Au premier rang, à gauche, Villeminé le marin, dont les yeux bleus se lèvent, d'habitude, vers le ciel absent, regarde Maury et lui dit : « Bien, le carton de Hobbes, très bien ! »

Ça y est, la troupe fonctionne. On est ensemble, on rit.

Bien sûr, je parle, comme toutes les maîtresses d'école, des premiers de la classe. Il y a les autres, qui ne disent rien parce qu'ils ont du mal à comprendre, ou qu'ils s'ennuient. Le garçon avec sa grande balafre qui va jusqu'au menton, sérieux, travailleur, mais si fatigant avec ses histoires de psychiatres, de femme, qu'il nous supplie d'arranger, chaque semaine, à la récré.

Il y a le grand roux au teint pâle, si doux, dont on s'est aperçus qu'on l'aimait quand un médecin lui annonça, par erreur, qu'il avait un cancer au poumon, et qui rit parfois, tout seul, en pensant à sa grand-mère institutrice Et puis il y a le Marseillais, il y en a toujours un, par groupe, qui rentre en taule et en sort comme un coucou d'horloge, et me rappelle avec insistance le bon vieux temps, vous savez, quand nous étions jeunes, à la maison d'arrêt de Poissy, il y a vingt ans, vous vous souvenez ? Il n'est en rien altéré par les études. D'une prison l'autre, il est toujours en première année. Comment réussit-il à s'inscrire, je ne sais. Mais il est content d'être là, aimable, organisé, pensant à sa future sortie. Depuis peu il s'est mis à étudier l'anglais. « Ça peut toujours servir, dans le commerce. »

Il va falloir travailler. Dure, cette reprise, un peu plus dure à chaque fois.

Leurs yeux qui dérivent, et reviennent si je les rappelle, reviennent vers la prison, la maîtresse d'école, moi.

On va quand même prendre Faulkner. *Tandis que j'agonise*. Le programme est celui de la fac, on ne l'a pas choisi pour eux.

Mais à cause de Maudo, qui ne l'a pas lu, je résume.

« C'est l'histoire de... »

Quatre enfants trimbalent le cadavre de leur mère dans une charrette tirée par des mules, jusqu'au lieu où elle a émis le vœu, qui est plutôt un ordre, d'être enterrée. Ils sont très pauvres. Il fait chaud. Le voyage est dur, ce qu'on appelle, au sens propre, éprouvant. Plus ils avancent, plus le cadavre sent. Il leur faut traverser une rivière où les mules se noient. Un des frères y laisse sa jambe qui se gangrène sous le ciment dont les autres l'ont recouverte, histoire de le soigner. Il ne crie pas.

Personne ne crie, ou ne parle, d'ailleurs, sauf le père, qui parle au lieu de faire.

On ne peut dire que Faulkner, pour nous adoucir le voyage, nous explique leurs sentiments, l'amour, probable, pour leur mère qui légitimerait le cheminement, l'enfer. Les trois garçons sont des hommes de bois dont la silhouette se découpe, matériellement, sur les champs, fait une ombre dans la lumière. L'assemblage du roman, d'ailleurs, rappelle l'assemblage des planches auquel se livre un des fils pour construire le cercueil.

On a affaire, dans ce livre, à des obstinations plus qu'à des personnages, des obstinations qui sont des humains.

C'est à la mère, la morte, qu'est donné le plus long monologue. Le titre du livre, tandis que j'agonise, lui en donne le temps.

Même si le monologue apparaît alors qu'elle est dans le cercueil.

Avec elle on a l'impression d'entendre une voix, enfin, un souffle. Elle écoute la campagne, les cris des oies sauvages. Comme le dit sa voisine qui parle tout le temps, pourquoi n'est-elle pas partie avant, cette femme, comme les oies sauvages, au lieu de se faire traîner par ses enfants en cercueil. Elle avait hérité de son père une phrase : « Etre vivant, c'est apprendre à rester mort. »

Peut-être n'entend-on les phrases des parents qu'après leur mort, cela leur donne un sens bizarre, plus irrémédiable, que si l'on avait pu en discuter avec eux, de leur vivant (à ce moment du résumé je me réveille, m'excuse, ce n'est pas dans Faulkner, dis-je, je rêvais ; ils me sourient, je continue).

Elle a passé sa vie à exécuter cette phrase, elle a pris son mari, qui passait devant chez elle, avec résignation, comme on prend une charrette ; elle ne lui a jamais rien demandé, pas même de foutre le camp, de cesser d'être lui, d'être « pas-Anse » (il s'appelle Anse). Les enfants, non plus, ne lui demanderont pas ça, même si, pendant qu'il parle, au lieu de faire, ils laissent des morceaux de corps, sur le chemin.

Paul Ricœur dit (les hommes qui m'écoutent sont en licence de lettres. Ils ont fait un chemin bizarre et long pour en arriver là, et je fais mon travail, usant d'un fil un peu gros, ils le savent, mais cette couture les apaise).

Paul Ricœur dit à peu près ceci : il y a si peu de choses qui ressemblent à une histoire dans les histoires modernes, ni commencement, ni fin, ni psychologie qui vienne éclairer nos ténèbres, et pour-

tant les histoires s'obstinent. Comme l'apocalypse, une des plus fortes histoires du monde, qui, n'ayant jamais été vérifiée, dure, les personnages de nos romans insistent, survivants épuisés de l'apocalypse.

Silence. Seul Maury a la force de m'envoyer une vanne : « Vous nous l'avez mitonné à la fac, ce programme ? Avec nous, Faulkner, qui a la réputation d'être illisible, a une chance d'avoir quelques lecteurs. » Les autres rêvent. J'allume une cigarette, je les regarde. Ils me préviennent que je fume le filtre.

A cette heure de l'après-midi, ils ont des visages où avance la barbe. Leur paquet de clopes est posé à côté des livres.

Quelle extraordinaire réunion de mauvais élèves, ces gueules, de fortes têtes, comme disent les maîtresses. Ça me fait rire. Ils me demandent pourquoi, je le leur dis.

Eux regardent je ne sais quoi de moi, et ma table. Ils n'ont pas le regard lourd. Comme d'autres, ils sont consternés par l'éparpillement des cendres, le désordre des papiers, la craie qui enduit mes vêtements. Mais ils sont attendris, sans doute, par cette

incurable faiblesse qui m'empêche de dompter les choses en les réduisant à leur fonction. Ça doit rejoindre, pour eux, la fragilité de la ligne « femme ». J'ai toujours eu peur, d'ailleurs, d'aller dans une prison de femmes (il s'est trouvé qu'elles nous étaient interdites), parce qu'il n'y aurait plus, entre elles et moi, ce terrain de jeu, cette irréductible différence de la cour des garçons et de la cour des filles qui fait, dans la vie, de la musique. Et autorise ces hommes à se tenir, devant moi, calmes, avec leur savoir d'hommes, sur les automobiles, les coups de poing, la vie.

Une femme peut tomber amoureuse d'un homme, en prison. C'est une éventualité que la section d'enseignement en milieu carcéral redoute.

Cela arrive.

Cela m'a toujours étonnée.

Non que ces hommes manquent de séduction, oh...

La prison est une mise en scène infiniment plus efficace que la rue.

J'ai encore dans les yeux les yeux de Ploquin, si bleus, quand ils se plissaient de rire, à la Steve McQueen, pour me dire : « Vous savez, je suis un simple arraisonneur de diligences. » (Il attaquit

des camions Brink's, quand ils avaient leur chargement d'or, cela va de soi.)

J'étais amoureuse de Ploquin, comme on pouvait l'être de Steve McQueen, ni plus, ni moins. Avec une forme de chagrin en plus

La dernière fois que je l'ai vu, c'était au bloc A de la Santé, sorte de tour, de place forte, où nous avions réussi à faire cours à ceux qui n'avaient pas le droit d'accéder à la division étudiante. Pour la raison suivante : « Ils appartenaient au grand banditisme. »

J'ai souvent eu envie de rire, ou de pleurer, en entendant un de mes collègues employer, avec un sérieux pédagogique, cette expression : « Oui mais, tu comprends, il appartient au grand banditisme. »

Tel était le cas de Ploquin, avec ses yeux bleus.

A la fin de l'année scolaire, une lassitude prend les étudiants, en prison, une surdité. Comme s'ils arrêtaient de jouer. Ils ont étudié Corneille, Faulkner, oui ils veulent bien, encore, mais : « Vous allez nous abandonner. Vous comme les autres, avec votre allure généreuse, qui se glisse dans des créneaux horaires déterminés, vous allez nous laisser à l'été. » Ceux du bloc A, les grands bandits, qui allaient partir pour des centrales, très loin, très longtemps, nous n'étions pas sûrs de les revoir,

Achévé d'imprimer en mars 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1576
N° d'imprimeur : 980643
Dépôt légal : avril 1998
Imprimé en France



Marie Depussé

Là où le soleil se tait

Récits



Marie Depussé

Là où le soleil se tait

Cette édition électronique du livre
Là où le soleil se tait de MARIE DEPUSSÉ
a été réalisée le 14 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867446184 - Numéro d'édition : 133).
Code Sodis : N518466 - ISBN : 9782818015438
Numéro d'édition : 239536.